



ACTEURS.

LUCINDE, Prefi-
dente, }
DORIMENE, Com- } jeunes
tesse, } Veuves.
LE MARQUIS DE FLORI-
BEL, Ami du Chevalier.
LE CHEVALIER, Amant de
Lucinde.
MARTON, Suivante de Lucinde.
RUSTAUT, Cocher du Cheva-
lier, Amoureux de Marton.
CHAMPAGNE, Laquais du
Chevalier.
CRIQUET, Laquais de la Pre-
sidente.

*La Scene est dans le Chateau de la
Presidente.*

DANSEURRS }
& } Acteurs du
MUSICIENS, } Divertissement.

LE



LE GALANT
COUREUR,
OU
L'OUVRAGE
D'UN MOMENT,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE,
LA COMTESSE,
*déguisée en Suivante sous le nom
de Fnette.*

LA PRESIDENTE.

EN verité, Comtesse, tu es folle de t'être
déguiée de la sorte, je ne souffrirai
point absolument que tu passes ici
pour ma femme de Chambre.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ma chere Présidente, tu sçais que j'ai mes raisons. Le marquis de Floribel que mes parens me veulent donner pour Epoux, doit arriver ici dans ce jour, nous ne nous sommes jamais vûs ni l'un ni l'autre; & si sa figure, & ses manieres ne me conviennent pas, sans lui déclarer mes sentimens, sans lui rien dire, j'irai d'abord me jetter dans un Couvent; je lui veux épargner la honte d'être refusé, & à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami; je le connois depuis long tems: il est un peu folâtre à la verité, mais d'ailleurs très-brave Cavalier & très-riche.

LA COMTESSE *en suivante.*

Je le veux croire, mais la reputation qu'il a de courir de Belles en Belles sans s'attacher à aucune, me le fait déjà haïr sans le connoître; il ne peut aller à ma Terre qu'il ne passe par ici, & vous m'avez assuré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la Poste, qu'à son arrivée on lui dit que vous étiez dans ce Château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, & qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE *en suivante.*

C'en est assez : Parlons maintenant de tes affaires, ma chere Presidente. Quand épouses-tu le Chevalier ?

LA PRESIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour nous amener un Notaire, & pour s'informer quel étoit l'Epoux que mon vieux fou d'Oncle me vouloit obliger d'accepter, & en même tems lui déclarer les engagemens que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

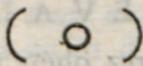
En vérité, Mesdames, vous prenez trop de précautions, Veuves l'une & l'autre, il me semble. . .

LA PRESIDENTE.

Oh! je dois ménager le bon homme, je suis son unique heritiere.

LA COMTESSE *en suivante.*

Elle a raison, Chevalier.



SCENE II.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE
en suivante, LE CHEVALIER,
 CRIQUET.

CRIQUET.

Madame, voilà le Notaire que vous avez
 fait venir de Paris.

LA PRESIDENTE.

Qu'il passe dans mon Cabinet. Viens, ma
 chere Comtesse, m'aider à lui dicter les articles
 du Contrat. Ne vous embarrassez de rien, Che-
 valier, il fera plus à votre avantage que si vous
 le dictiez vous-même, & je veux vous sur-
 prendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah Madame!

LA PRESIDENTE.

Donnez ordre au reste, & sur-tout à ce petit
 Diveitissement dont vous m'avez parlé; si ce
 Coureur que l'on vous a promis se presente, je
 vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous serez obéie ponctuellement.

SCENE

SCENE III.

LE CHEVALIER seul.

JE ne sçais pas si elle fera bien contente du Divertissement qu' elle demande , étant sur tout executé par des Violons de Village. Après tout , quand on ne peut avoir du parfait , dans ces occasions le tout - à - fait mauvais réjoüit souvent plus que le médiocre , & d'ailleurs c'est l'Ouvrage d'un Moment.

SCENE IV.

LE CHEVALIER , CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, Monsieur le Marquis de Floribel vient d'arriver , & je vous l'amene comme vous me l'avez commandé.

SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Que de joye , mon cher Chevalier , de te revoir après un an d'absence.

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir. Il y a

fix mois que tes gens & ton bagage sont à Paris, je craignois que le peril que tu as couru à l'armée. . .

LE MARQUIS.

Laiſſons-là le peril que j'ai couru; mon Oncle m'en veut faire courir un bien plus dange-reux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je ſçais qu'il te veut faire épouſer la Com-teſſe Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus queſtion de cette Comteſſe, il y en a maintenant une autre ſur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois - je ?

LE MARQUIS.

Je ne ſçais, mais pour moi je ne l'ai jamais vûe; on la dit belle & riche.

LE CHEVALIER.

Hé bien, que veux-tu davantage!

LE MARQUIS.

Quoi! je renoncerois aux douceurs de con-ter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable? Non, non, tu connois mon hu-meur, & tu ne me conſeillerois pas de devenir raifonnable à mon âge.

LE

D'UN MOMENT.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point
broüiller avec ton Oncle; le bien est préférable
à toutes choses; nous ne sommes pas toujours
jeunes: tu restes seul de ta maison, & ton
Oncle considère. . .

LE MARQUIS.

Oh treve à ta morale, & me dis seulement ce
que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis près de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah voilà ce que c'est; tu ne veux pas courir
le risque tout seul; cela est plaisant: parce que
Monsieur se marie, il faut que les autres en fassent
de même. Et qui épouses-tu?

LE CHEVALIER.

Une riche Veuve, jeune & aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu nous sommes faits l'un & l'autre
pour consoler les affligés; c'est aussi une Veuve
que mon Oncle me veut faire épouser.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes?

LE MARQUIS.

Lucinde, la Veuve d'un Président.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je! ah Marquis, je ne te dis plus rien tu fais fort bien de desobéir à ton Oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Lucinde est justement la Veuve que j'adore, & que je dois épouser ce soir ou demain, nous sommes ici dans son Château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conseils à la mode, pourvû que leurs intérêts n'en soient point dérangez. O bien, pour te punir je l'épouserai.

LE CHEVALIER.

Ah Marquis, au nom de notre amitié, ne songe plus à ce mariage, ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne soient terminées: je craindrois . . .

LE MARQUIS.

Hé sy donc! me crois-tu capable de te donner ce chagrin?

LE CHEVALIER.

Ah, tu me rends la vie; mais pour m'obliger jusqu'au bout, pars dès ce moment, & songe . . .

LE

D'UN MOMENT.

II

LE MARQUIS.

Oh pour le coup tu te moques de moi, je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais si ton Oncle vient à sçavoir . . .

LE MARQUIS.

C'est à toi à me déguiser si bien que personne ne ne puisse me reconnoitre ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser, à moins que tu ne veuilles passer pour le Coureur que la Présidente m'a demandé? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille, & je serai charmé d'apprendre sous ce déguisement ce qu'on pense ici de moi; je veux même aller demain à la Terre de la Comtesse en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne seras pas mal. Champagne, va promptement l'habiller dans ta chambre, & prends garde que personne ne le voye en passant.

CHAMPAGNE.

Monsieur n'a qu'à me suivre.

LE

LE MARQUIS.

Je te sui. Mais, Chevalier, dis-moi par parenthese, les Femmes de Chambre de la Présidente sont elles jolies?

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un gibier de Coureur.

LE CHEVALIER.

Elles en a deux qui sont passables. Une Marton assez jolie, & une Finette assez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies sont les plus piquantes, & celles qui se passent le plutôt.

LE CHEVALIER.

C'est Marton, elle n'est pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle; car je ne veux point rester oisif.

LE CHEVALIER.

Je te le conseille; aussi bien Marton a pour Amant mon Cocher, qui est une espece de Manant qui n'entend par trop raison.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre ; il me semble que les Coureurs doivent avoir le pas sur les Cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promptement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le Divertissement que je fais préparer pour la Présidente.

LE MARQUIS.

Laisse-moi faire, je serai bien-tôt fagoté, & je veux même t'aider à ton Divertissement ; je versifie & chante assez cavalierement.

SCENE VI.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne suis pas sans inquiétude ; le Marquis a deux yeux, la Présidente est aimable ; peut-être que quand il la verra ; Mais non, je suis trop sûr du cœur de Lucinde, & même je ne dois pas, aux termes où nous en sommes, lui cacher long-tems le déguisement du Marquis ; cependant attendons l'occasion favorable pour lui en faire confidence.



SCENE

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE

en suivante.

LA PRESIDENTE.

J'ai déclaré au Notaire mes intentions, Chevalier sur lesquelles il va achever seul le Contrat ; mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris, je suis impatiente de sçavoir quelles nouvelles elles nous apporte, qu'on la fasse monter. Mais la voici.

SCENE VIII.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE
en Suivante, LE CHEVALIER,
MARTON.

LA PRESIDENTE.

HE bien, Marton, qu'as-tu à nous apprendre ?

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monsieur votre Oncle les engagemens que vous aviez avec Monsieur le Chevalier.

LA PRESIDENTE.

Hé bien ?

MAR-

MARTON.

He bien, il m'a dit qu'il estimoit fort Monsieur, mais qu'il n'en vouloit point; Que cependant s'il n'avoit pas jetté les yeux sur un autre

LA PRESIDENTE.

Et quel est-il cet autre?

MARTON.

Oh pour le coup devinez.

LA PRESIDENTE.

Quel qu'homme de Robbe apparemment?

MARTON.

C'est bien pis, Madame; un Petit Maître, le Marquis de Floribel que devoit épouser cette folle de Comtesse dont vous m'avez si souvent parlé.

LA PRESIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'esprit. Le Marquis de Floribel!

MARTON.

Comment donc? on dit que c'est le plus joli homme de France, & de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je? Quelle est cette jeune personne?

LA PRESIDENTE.

C'est une Femme de Chambre que j'ai ar-
rêtée

rétée aujour'd'hui ; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de besogne pour toi, je l'ai prise pour te soulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainsi des Domestiques sans me consulter ? cela n'est pas bien : cette fille là me paroît bien neuve. Voyons un peu , ma mie , que je te confidère ; comment te nommes-tu ?

LA COMTESSE *en suivante.*

Finette.

MARTON.

Où as-tu servi ?

LA COMTESSE *en suivante.*

Je sors de chez la Comtesse Dorimene dont vous parliez tout - à l'heure.

MARTON.

Quoi ! cette folle de Comtesse , qui demeure depuis peu dans ces quartiers ? Tu étois dans une mauvaise Boutique , ma pauvre Enfant.

LA COMTESSE *en suivante.*

Est-ce que vous la connoissez ?

MARTON.

Non , mais j'en ai entendu parler ; & sa réputation

LA

LA PRESIDENTE,

Doucement, Marton.

MARTON.

Hé! Madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante creature?

LA PRESIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, insolente?

MARTON.

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois sur le compte de mes amies, c'est bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE *en suivante.*

Et ne vous fachez pas, Madame, cette Comtesse en pense peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRESIDENTE.

Je vous assure, Finette, que jamais. . . .

LA COMTESSE *en suivante.*

Ah! Madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me payeras celle-là, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, à quoi vous arrêtez-vous ?
Songez-vous que nous avons des affaires plus
importantes. Mais voici le Coureur dont je
vous ai parlé.

SCENE IX.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE,
en Suivante, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS *en habit de*
Coureur, MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante. A part.*
Regardant le Marquis.

BON Dieu le joli homme !

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*
Regardant la Comtesse.

Tête-bleu l'aimable Soubrette ! C'est appa-
remment la Finette en question.

LA PRESIDENTE.
Approchez, mon Ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*
A la Presidente.

Madame, je ne sçaurois assez m'applaudir du
bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avan-
tage de me voir au service d'une si charmante
Maî-

Maîtreſſe; à quoi qu'il vous plaiſe m'employer
jour & nuit, ſi ma legereté & ma viteſſe peuvent
ſeconder mon zèle, les commiſſions dont vous
voudrez m'honorer ſeront exécutées avec toute
la diligence poſſible,

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ce Garçon là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRESIDENTE.

Et il ne manque pas d'eſprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret ſouple, mon ami?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je vais comme le vent, il n'y a point de
cheval de poſte qui me paſſe, on n'a qu'à me
mettre à l'épreuve.

LA PRESIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRESIDENTE.

Voilà un plaïſir aſſez particulier: Comment
nommes-tu, mon ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur, Madame.

LA PRESIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au devant du Marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage, & qu'il fera ici fort mal reçu.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, vous n'y songez pas? on ne sçait pas par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre Oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRESIDENTE.

Hé bien, Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, & toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, il ne le connoît pas.

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait sur le recit qu'on m'en a fait. C'est un jeune étourdi qui a l'air fou, des manieres extravagantes,

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Le voilà bien désigné; il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRESIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir; & dis lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vû; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser sans sçavoir quels sont mes sentimens sur sa personne; & que s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, parts, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce Garçon-là doit être fatigué, il sort de faire une longue course.

LA PRESIDENTE.

Bon, bon, ces fortes de Gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent Postes d'ici à Bayonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire. Combien courses-tu pas heure, mon ami?

LE CHEVALIER.

En verité, Madame, c'est se moquer que....

LA PRESIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment; mais pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce Garçon à l'Office, & qu'il boive deux coups, cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, suivez-moi, Monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur. à part.*
Regardant tendrement la Comtesse.

Ah! pourquoi envoie-t'elle plutôt Marton que Finette? Morbleu, Chevalier, tire moi de ce mauvais pas.

SCENE X.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE *en Suivante.*

JE ne sçais ce que cela signifie, mais il me semble que ce Coureur me fait les yeux doux: avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant?

LA PRESIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit Suivante, &
ces

ces fortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE *en Suivante.*

C'est dommage qu'un si joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, Madame, si le Marquis de Floribel qu'on vous destinoit avoit été de cette figure, malgré sa réputation, vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous avoue qu'un homme de qualité qui feroit fait ainsi, nous feroit fermer les yeux sur bien des choses; & que du moment que je l'ai vû

LA PRESIDENTE.

Je crois que tu prends la chose sérieusement.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Mais quel est cet original, il me semble qu'il me fait aussi les yeux doux? Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'est mon Cocher, Madame, l'Amoureux de Marton.

SCENE XI.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE
en Suivante, LE CHEVALIER,
 RUSTAUT.

LE CHEVALIER,

Que voulez-vous, Rustaut?

RUSTAUT.

Monfieur, c'est un Notaire qui est là dedaus,
 qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dressé,
 & que vous n'aviez qu'à l'aller signer.

LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai
 donné ordre de m'en fagoter auffi un pour Mar-
 ton & pour moi; mais il est juste que vous pas-
 siez les premiers.

LA PRESIDENTE.

Ah, Monfieur le Cocher. nous vous sommes
 obligez de la preference; mais il me semble que
 vous regardez-bien Finette.

RUSTAUT.

C'est que je la trouve jolie; & si je n'allois
 pas épouser Marton, je crois que je l'épouse-
 rois

rois. Tétiguenne que je ferions ensemble un bel attelage?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela est fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, console-toi, friponne, je te retiens pour ma seconde.

LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier, passons dans mon Cabinet.

SCENE XII.

RUSTAUT *seul.*

Quand j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces Contrats; quand on a mis là sa pataraphe il n'y a plus moyen de s'en dédire; on a beau être ennuyé de sa femme, il faut toujours la garder pour soi, & quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que quand une femme fait la diableffe, on la peut étriller tout son faoul sans que le Contrat vous contredise. Mais qu'est-ce que c'est que ce drôle là? Ah! c'est apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir.



SCENE XIII.

LE MARQUIS *en Coureur*,
RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

PAr ma foi je croi que la Présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, & sur tout dans le moment que je suis enchanté de Finette. Son premier coup d'œil m'a percé jusq' au cœur, & je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler, & qui est, dit-elle, si jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

RUSTAUT.

Voici un Coureur qui me paroît bien alerte, & je voudrois aussi peu lui donner ma Maîtresse à garder que mon déjeuneur à porter.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Cocher, il semble que vous soyez fâché que je sois entré dans cette maison?

RUSTAUT.

Tout franc, Monsieur le Coureur, je ne sçai pas si j'aurai bien sujet d'en être content dans la suite.

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à sçavoir. Es-tu de complexion amoureuse ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pourquoi ?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse, & les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi, il ma bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans certe maison-ci, & que j'ai bien peur....

LE MARQUIS *en Coureur.*

Allez, mon cher, ne craignez rien, vous ne me verrez point courir sur vos brisées.

RUSTAUT.

Oh sur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié; car d'ailleurs ta physionomie me revient assez.

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cela est heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur.

RUSTAUT.

Hé bien, Jolicœur mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres, mail il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premièrement je commencerai par te dire tout ce que je sçais de mal de mon Maître. C'est un sot, un benêt, que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le fers depuis un an à deux cens livres de gages, dont je n'ai pas encore reçu un sol; mais je me dédommage sur le tour du bâton.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et comment cela ?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque chose à ses chevaux & à son Carosse, quoiqu'il n'y manque rien ;

rien; & je m'entends avec le Sellier, le Charon & le Maréchal, pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses valent.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage . . . Comment diable, des chemises de toile d'Hollande! des dentelles!

RUSTAUT.

Elles ne font pas à moi.

LE MARQUIS *en Coureur.*

J'entens. Ce sont celles du Chevalier.

RUSTAUT.

Peste que je ne suis pas si sot, il les reconnoît. Ce sont les chemises d'un certain Marquis de Floribel, dont Champagne & moi usons le linge, tandis que les gens du Marquis usent celui de notre Maître.

LE MARQUIS *en Coureur. Apart.*

Voilà d'effrontez maraufles!

RUSTAUT.

Cela n'est pas mal imaginé, n'est-ce pas?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non vraiment. (*A part.*) Ah les mauvaises canailles!

RU.

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? il semble que tu n'approuves pas notre commerce? Va, va, nous te ferons suffi user de ce linge-là, à condition que tu ne feras pas flatteur; & sur tout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Apart. Il faut que je punisse un peu ce coquin-là. (*A Rustaut.*) Vos amours sont donc quelque chose de bien délicat, que l'on ose y toucher.

RUSTAUT.

Oh c'est la perle des Soubrettes, des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous ravissent en extase.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu te tronves mal?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non, c'est que je me sens ravir en extase.
Ah!

RUSTAUT.

Comment donc, je crois que tu soupîres.

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oùï, mon cher ami; sur votre seul récit je me trouve charmé, je ne me connois plus, & je sens qu'il me sera impossible de voir cette Marton sans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh si cela est, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé pourquoi?

RUSTAUT.

Parce que je te le défends.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hélas, c'est le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, Monsieur l'impertinent, je crois que vous voulez regimber contre moi?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé! doucement, point d'injures.

RUSTAUT *levant la main,*

Oh je ne m'en tiendrai pax aux injures, & si j'avois mon foïet.

LE MARQUIS *lui donnant un soufflet.*

Alte là,

R U.

Est-ce que tu me prends pour un Fiacre, de me frapper d'abord? Oh nous allons voir . . .

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
en Coureur, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Quel bruit est-ce là?

LE MARQUIS *en Coureur*.

Monsieur, c'est votre cocher qui fait l'insolent, & quoi ose lever la main sur moi.

LE CHEVALIER *frapant Rustaut*.

Comment, coquin, vous osez maltraiter les gens que je prends à mon service? Oh je vous montrerai

RUSTAUT.

C'est lui-même qui m'a baillé un soufflet.

LE CHEVALIER *frapant toujours Rustaut*.

Je n'entens point de raison, & je frapperai également sur l'un & sur l'autre; je vous apprendrai, Marauts que vous êtes, à vous battre dans cette maison,

maison, & sur tout dans la situation où sont mes affaires.

R U S T A U T.

Mais je ne me bats point; c'est moi qui suis battu.

LE M A R Q U I S *en Courreur.*

Je vous assure, Monsieur . . .

LE C H E V A L I E R *frapant Rustaut.*

Taisez-vous, insolent.

R U S T A U T.

Fort bien. Il est un insolent, & c'est moi que l'on châtie de son insolence. C'est être bien injuste.

LE C H E V A L I E R.

Moi! je suis injuste.

R U S T A U T.

Parbleu si vous n'êtes pas injuste, vous êtes donc bien mal adroit, car aucun des coups n'a porté sur lui.

LE C H E V A L I E R.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes.

C

SCENE

SCENE XV.

LE MARQUIS *en Coureur*,
RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur*.
TU es bienheureux que je ne lui aye pas ap-
pris toutes tes friponeries.

RUSTAUT.
Ah, ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS *en Coureur*.
Ce sera pour un autre tems, en cas que tu
fasses encore l'insolent; maintenant il me prend
envie de te rendre tous les coups que j'ai reçûs.

RUSTAUT.
Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS *en Coureur*.
J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques-
uns.

RUSTAUT.
En aucune façon, & mes épaules vous assurent
du contraire.

LE MARQUIS *en Coureur*.
Je veux bien les en croire sur ta parole, mais
prends bien garde à l'avenir comme Monsieur frap-
pe,

pe, car je remettrai sur ton dos tout les coups qui seront tombez sur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte si aimable, & que je te déefens désormais de regarder en face. (*A part.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, & lui déclarons ee que je sens pour elle.

SCENE XVI.

RUSTAUT *seul.*

ME voilà bien chanceux. Qui diable nous a mené ici ce maudit Coureur? J'enrage. Et si Marton. . . . Mais la voici.

SCENE XVII.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

COMMENT, Monsieur Rustaut, vous savez mon arrivée, & vous ne venez pas au devant de moi?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici . . .

C 2

MAR.

MARTON.

De l'argent ?

RUSTAUT.

Non, un soufflet & quelques coups de bâton
que l'on m'a baillé pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc.

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui
a la hardiesse de vouloir t'aimer ?

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est ce un
garçon bien fait encore ? un homme de bonne
mine.

RUSTAUT.

Oh que nenni ; il n'est pas seulement des
trois quarts aussi gros que moi. C'est ce Coureur
qu'on a reçu ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, & le tout sans te connoître. Tu
vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh que non. Il m'a déjà vûs.

R U.

RUSTAUT.

Ah j'enrage! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face; & moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas tu?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'est pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, & je ne veux pas t'exposer à sa fureur.

RUSTAUT.

Ah traîtresse! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTON *voyant venir le Marquis.*

Je resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien, parce que le voilà.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, MARTON,
RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. Apart.*

Finette est apparemment auprès de la Présidente, & je ne puis lui parler; j'en suis au desespoir. Oh, oh, quel est donc ce petit tête-à-tête? N'est-ce point là cette charmante Marton dont tu m'as parlé.

RUSTAUT.

Non, je vous assure. (*A part.*) Je le sçavois bien qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi tout de bon, ce n'est point elle?

RUSTAUT.

Non, ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Parbleu tu es bienheureux. Tu peux te guerir désormais de ta jalousie, car quelques appas que puisse avoir ta Marron, je te proteste que voilà la seule personne à qui je veux adresser mes vœux.

RUSTAUT.

Oh pour le coup je ne sçais plus où j'en suis.

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre
Cocher.

RUSTAUT.

Morgué ça me feroit jurer comme un Char-
tier.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et pourquoi? puisque je te laisse ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'est là Marton elle-même, puisqu'il faut
vous le dire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

En ce cas je te plains.

RUSTAUT.

Passebleu je ne le suis pas tant que vous pen-
sez; & puisqu'elle est assez perfide pour vous
écouter, voila qui est fait, je prens mon parti.
Madame a reçu ce matin une Finette qui vaut
toutes les Martons du monde, je vais lui debri-
der de ce pas ma passion amoureuse.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non morbleu, j'ai pris le mors aux dents,
& il n'y a plus moyen de me retenir.

SCENE XIX.

LE MARQUIS *en Coureur*,
MARTON.

MARTON.

Bon, bon, laissez-le aller; dût-il enrager,
vous me plaisez mieux que lui.

LE MARQUIS *en Coureur*.

Oùï, mais il va trouver Finette, & je
crains

MARTON.

Pour moi je ne crains rien, & je serai trop
contente de vous avoir.

LE MARQUIS *en Coureur. Apart.*

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Fine-
te . . . Ah! la voici, je respire.

SCENE XX.

LA COMTESSE *en Suivante*,
LE MARQUIS *en Coureur*,
MARTON.

LA COMTESSE *en suivante*.

Mademoiselle Marton, Madame vous de-
mande.

MAR-

MARTON.

Oh qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE *en suivante.*

Elle veut absolument vous parler, & tout à l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal son tems. Monsieur Jolicœur, attendez-moi je vous prie, je reviens dans un moment; & vous Finette, allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE *en suivante.*

Rustaut ?

MARTON.

Allez, allez, ne craignez point ma colere, je n'en ferai pas jalouse, & je vous l'abandonne de tout mon cœur.

SCENE XXI.

LE MARQUIS *en Coureur,*LA COMTESSE *en Suivante.*LA COMTESSE *en Suivante. A part.*

Que veut-elle par-là me faire entendre? ... Mais je n'ai pas de curiosité de m'en éclaircir, j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel. Il m'aime me

croyant Soubrette ; peut-être ne m'aimera-t'il plus quand il sçaura qui je suis. Jolicœur, Madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agreable nouvelle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Comment donc? vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il est vrai ; mais, charmante Finette, je suis maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Marton a donc bien des charmes pour vous?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Marton? O ciel qu'allez vous penser! Par tout où vous êtes en peut-on aimer d'autres que vous?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quoi, c'est de moi que vous êtes amoureux? En verité vous vous adressez mal, car je ne sçais pas encore ce que c'est que l'amour.

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi, seroit-il possible ? Et c'est ce qui m'a fait tant courir jusqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eut jamais aimé. Mais il n'est pas naturel, que belle comme vous êtes, on ait été si long-tems à vous le dire, encore moins vrai-semblable que vous n'avez pas pris plaisir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quel plaisir voulez-vous que j'aye pris à entendre dire que j'étois aimable, si ceux qui me l'on dit ne l'étoient pas ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela peut contenter son ambition, mais cela ne l'engage pas à être sensible.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même tems sincère.

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh, je le suis.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit de plus, qu'un Amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi si vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez? Par exemple un malheureux Coureur

LA COMTESSE *en Suivante.*

J'en voudrois faire un Marquis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah! pourquoi faut-il avec ces sentimens qu'une si charmante personne soit réduite à servir? La Fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Trouvez vous que la Fortune m'ait plus mal traitée que vous? & la condition de Coureur vous semble-t-elle beaucoup au-dessus de celle de Soubrette.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoiqu'il en soit, je voudrois être au-dessous de

de ce que je suis, ou que vous fussiez au-dessus
de ce que vous êtes.

LA COMTESSE *en suivante.*

Je ne comprends rien à ce que vous me vou-
lez dire.

LE MARQUIS *en Courreur.*

Ah, que ne puis-je m'expliquer!

LA COMTESSE *en Suivante.*

Qui vous en empêche?

LE MARQUIS *en Courreur.*

L'amour que vous m'inspirez. Tant que j'ai
été indifférent, jamais personne n'a débité la
fleurette avec plus de facilité que moi auprès des
Belles que je n'aimois point; maintenant que
j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence
pour le persuader.

LA COMTESSE *en suivante.*

Je ne hai pas cet aveu, & je m'expliquerai
à mon tour, quand je vous connoitrai tout à
fait sincère.

LE MARQUIS *en Courreur.*

Que me voulez-vous dire?

LA COMTESSE *en suivante.*

Rien davantage pour le présent. Je veux vous
laisser faire vos réflexions & reprendre vos sens
vous

vous en avez besoin, s'il est vrai que vous aimez pour la première fois. Adieu.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je n'ai point de réflexions à faire; je sens que je vous aime, & que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Et qui me le prouvera?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quelle preuve faut-il vous en donner?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Une fort naturelle. Il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Dans ce moment? il faut du moins proposer la chose à vos parens.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je suis ma maîtresse.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il faut pour votre sûreté le consentement des miens, je ne suis pas en âge.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous donne une dispense, & je passe là-dessus.

dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Vous avez raison : il faut de moins envoyer chercher un notaire à Paris.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Parbleu cette petite personne là a réponse à tout.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ah, vous commencez à réfléchir ! je veux bien vous en donner le tems ; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCENE XXII.

LE MARQUIS *en Coureur, seul.*

HE' bien, Marquis, te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considérables ; tu fuyois le mariage ; tu croyois toujours badiner avec l'amour, & dans un moment il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une Soubrette, ou de mourir de chagrin ; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis ? Que dira mon Oncle ?

Oncle? S'il vouloit me deshériter pour n'avoir pas voulu épouser la Comtesse Dorimene, que ne fera-t. il point quand il sçaura que je lui dé-fobéis une seconde fois, pour épouser une per-sonne d'un rang si bas?

S C E N E XXIII.

LE MARQUIS *en Coureur*,
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *en Coureur*.

AH, mon cher ami. Je méprisois tantôt tes conseils, mais j'ai besoin maintenant que tu m'en donnes dans le triste érat où je suis; mais sur-tout, ne me conseille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS *en Coureur*.

Quoi! tu pourrois me conseiller d'épouser Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aime?

LE MARQUIS *en Coureur*.

Je l'adore.

LE

LE CHEVALIER.

Epuise la.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Mais mon Oncle y souscrira-t'il ?

LE CHEVALIER.

Je te répons de son consentement.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh , pour le coup ton amitié t'aveugle , &
j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire ;
mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur
dans un moment. Mais taisons-nous , voici
la Présidente.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah ! je vois aussi mon adorable Finette.



D

SCENE

SCENE XXIV.

LA PRESIDENTE, LA
COMTESSE *en Suivante*, LE
MARQUIS *en Coureur*,
LE CHEVALIER.

LA PRESIDENTE *à part. à la
Comtesse.*

Laisse-moi faire, je vais mettre ton Marquis
au Marquis
à l'épreuve. Joliceur, j'ai encore une fois chan-
gé de sentiment, & je trouve à propos que vous
partiez tout à l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS *en Coureur.*
Moi Madame ?

LA PRESIDENTE.
Et qui donc ?

LE MARQUIS *en Coureur.*
Ah, Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.
Madame. je vous demande en grace qu'il ne
parte point.

LA PRESIDENTE.
Et pourquoi ?

LE

D'UN MOMENT.

51

LE CHEVALIER.

Une affaire sérieuse l'arrête ici ; il est amoureux.

LA PRESIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouser.

LA PRESIDENTE.

Comment donc, Chevalier ; vous n'y pensez pas. Ignorez-vous que Finette est Demoiselle, & que si des raisons l'ont fait entrer à mon service, sa naissance l'empêche d'accepter un parti semblable.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Qu'entens-je ! Ah, serois-je assez heureux !

LA PRESIDENTE.

Comment, de quoi vous rejoüissez-vous donc, Monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur.*

De ce que Finette, Madame, est au-dessus de ce que je la croyois.

LA PRESIDENTE.

Il me semble que vous devriez plutôt vous en affliger.

D 2

SCENE

SCENE XXV.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT, MARTON.

RUSTAUT.

Monsieur & Madame, nous venons, Marton & moi, vous demander une petite recompense de nos services.

LA PRESIDENTE.

Et quoi encore?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRESIDENTE.

Je vous en ai déjà donné la permission, mes enfans, & je vous promets une centaine de pistoles pour les frais de votre Nôce.

RUSTAUT.

Nous vous sommes bien obligez; ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier ensemble, & de permettre que je troque Marton contre Fignette, & que Marton me troque contre Jolicœur.

LA

LA PRÉSIDENTE.

Ah, ah, celui là est nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous, c'est une petite inconstance mutuelle que nous avons concerté ensemble.

LA PRÉSIDENTE.

Et sur quoi, Monsieur Rustaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous?

RUSTAUT.

Parce que je la crois de bon goût, & que je me suis mis en sa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choisir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRÉSIDENTE.

L'agréable figure!

RUSTAUT.

Je sçais bien qu'elle n'est pas à la mode, mais elle n'en est pas moins rare.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, & la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Que si j'avois à aimer, ce ne seroit pas Monsieur Rustaut.

RUSTAUT.

Parleu tant pis pour vous: puisque vous êtes si retive, il n'y a rien de fait, ç'a n'ira pas plus loin, & je reprends Marton.

MARTON.

Et moi je te reprends de même.

LA PRÉSIDENTE.

Pour vous, Monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïsoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribel qui m'étoit destiné; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, & que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t'il.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Madame, permettez-moi de vous dire, que de quelqu'éclat dont puisse briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choses.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah belle Finette, c'en est trop; il est tems de me découvrir; vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Seroit-il possible?

R I S T A U T.

Peste, j'ai bien senti que le soufflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cette aventure a lieu de vous surprendre.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ne suis pas plus surprise que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'est autre que la Comtesse Dorimene.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah quelle joye pour moi.

M A R T O N.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi,

Madame, si j'ai dit tantôt que la Comtesse Dorimene étoit une folle, je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE *en suivante, au Marquis.*

Oùï, je suis Dorimene, qui sous ce déguisement voulois connoître votre cœur & votre personne; heureuse si le cœur & aussi sincere que la personne m'est agréable.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Votre personne m'a charmé; & quand vous ne seriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu, Marton, tu serois bien surprise, de trouver aussi un Marquis sous ma Casaque.

MARTON.

Cela seroit plus extraordinaire, que de trouver un Cocher sous un habit de Marquis.

RUSTAUT.

Allons, puisque nous voila tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjoûir. Monsieur le Marquis, au moins, point de rancune; & parce que nous avons usé votre linge, n'allez pas par vengeance vous amuser à chifonner celui de notre Ménagere.

LE

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tu es un effronté Maroufle!

LE CHEVALIER *à la Presidente.*

Votre Oncle, Madame, n'aura rien à vous dire quand il sçaura que le Marquis qu'il vous destinoit a pris un autre parti.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pour moi je suis sûr du consentement du mien.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Et moi de celui de ma tante.

MARTON.

Et toi, Rustaut, n'as-tu point de parens?

RUSTAUT.

J'ai aussi un Oncle, mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chere Comtesse, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertissement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre aventure, puisqu'il roule sur l'Ouvrage d'un moment.

FIN.

DIVER-

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans du Village, déguisez de différentes manieres, entrent en dansant.

UN MUSICIEN chante.

Tout est dans la vie

Sujet au changement,

Tout est dans la vie

L'ouvrage d'un moment.

Le plaisir succede au tourment,

Au plaisir la mélancolie,

Le desordre à l'arrangement,

Et la sagesse à la folie.

Tout est dans la vie

Sujet au changement,

Tout est dans la vie

L'ouvrage d'un moment.

ENTRÉE.

RONDEAU.

UN MUSICIEN.

CE moment, où je vis Lisette
 Folâtrant sur l'herbette,
 Hélas il s'offrit vainement,
 Ce moment.

Trop Timide Amant,
 Je ne lui pris que sa boulette,
 Ah! que je regrette
 Ce moment.

Si je la retrouve seulette,
 Ah! j'emploierai bien autrement
 Avec la folette
 Ce moment.

D'ENTRÉE

VAUDEVILLE.

A Ne plus aimer de la vie
 Un cœur se résout vainement,
 Sans sçavoir pourquoi ni comment,
 Il en prend bien-tôt l'envie,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle:
 S'éteint quelquefois aisément,
 Mais souvent un embrâsement
 Est causé par une étincelle,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau Parvenu qu'on louë
 Nous éclabouffe fierement,
 Mais au premier événement
 Le voir retomber dans la bouë,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Ah, que dans l'amoureux mystere
 On trouve un doux amusement,
 Que le plaisir en est charmant!
 Mais hélas! il ne dure guère,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Aux Plumets une Prude échape,
 Aux gens de Robbe également,
 Ils la poursuivent vainement,
 Mais un Petit-collet l'attrape,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

C'est l'ouvrage de Penelope
 Qu'attaquer Iris sans argent,
 Elle est retive au tendre Amant;
 Mais qu'un Financier la galoppe,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Que l'Amour fait de diligence,
 Ah! que c'est un Coureur charmant!
 Avec lui je cours hardiment;
 Quand j'ai fini je recommence,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance sévère
 On tient un Agnès vainement,
 D'une leçon de son Amant
 Elle en sçait autant que sa Mere,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gascon fasse des emplettes,
 Il achette tout doublement;
 Mais quand ce vient au dénotiment,
 Un beau matin paye ses dettes,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

L'Amant

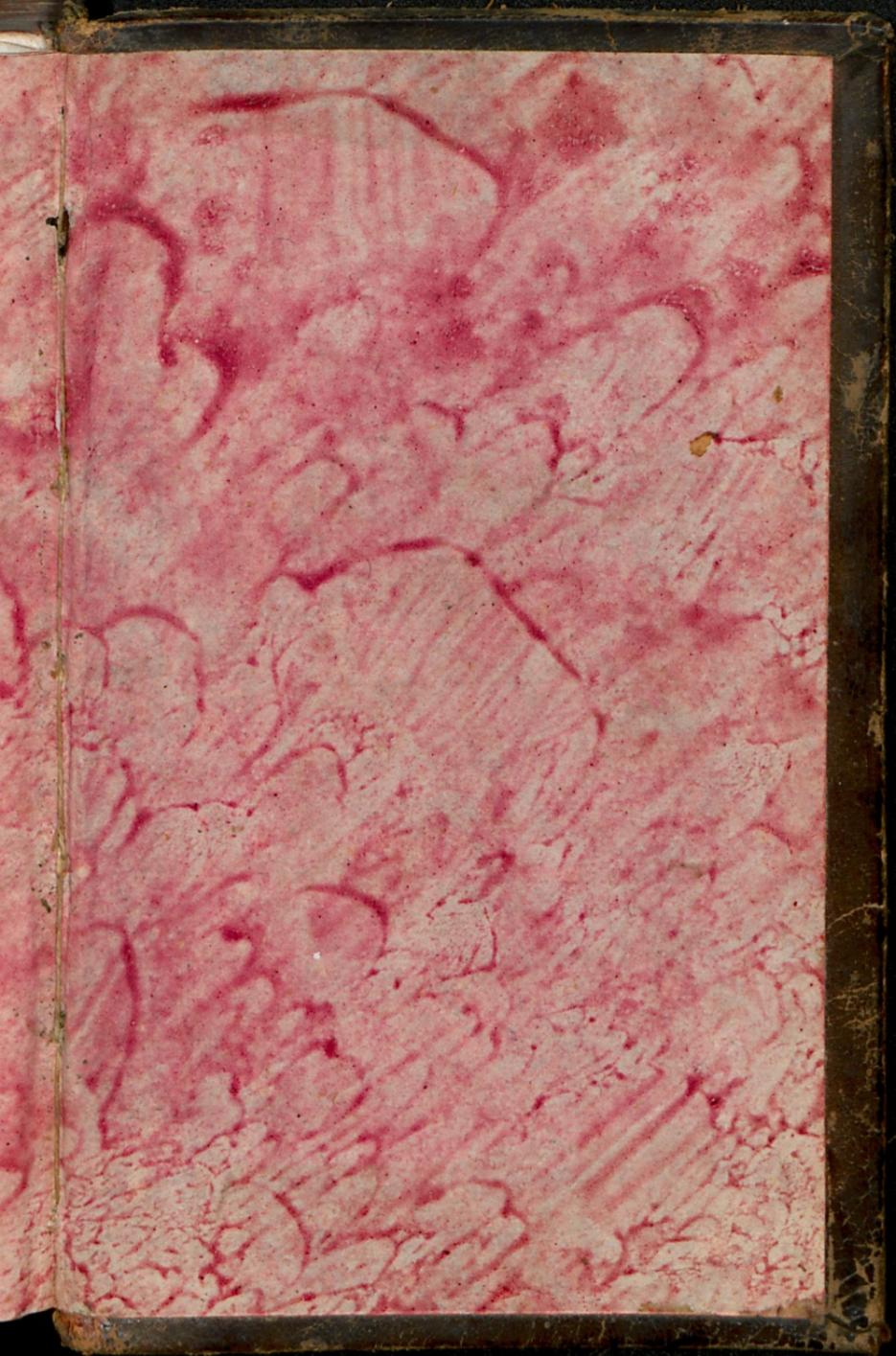
L'Amant rebuté d'une Belle
 Rarement court au changement,
 Mais quand il est heureux Amant
 Le voir devenir infidelle,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

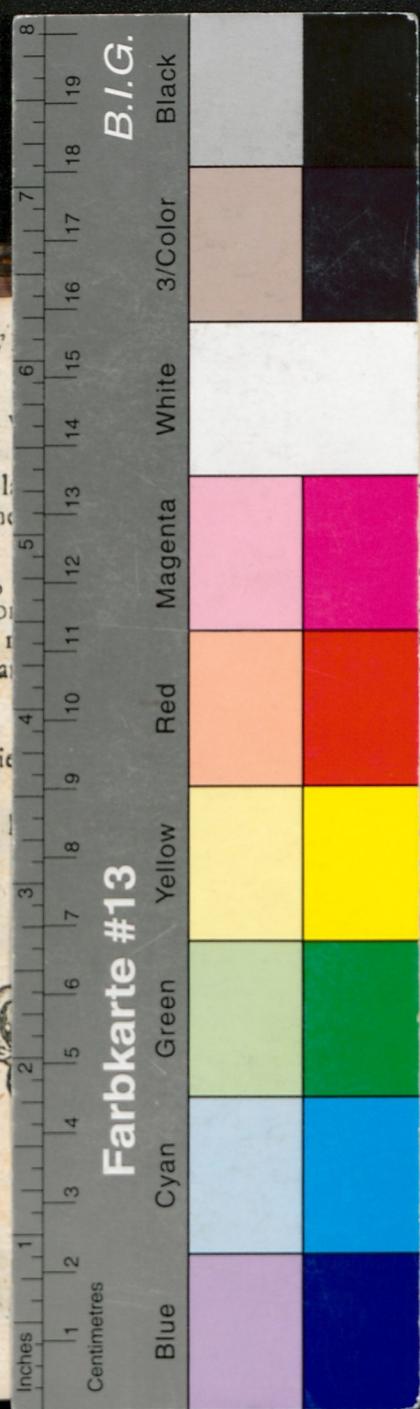
Si pour d'autre mon Mari panche,
 J'imiterai son changement ;
 Pourquoi s'affliger vainement,
 Quand on peut prendre sa revanche ?
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Traversez & la Terre & l'Onde,
 Les cornes vont comme le vent,
 Vous les recevrez promptement
 Quand vous seriez au bout du Monde,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Si la Pièce vous a fait rire,
 Il faut qu'elle ait quelque agrément,
 Si vous en jugez autrement,
 Messieurs, nous aurons à vous dire,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

F I N.





B.I.G.

Farbkarte #13

LE GALANT
COUREUR,
OU
L'OUVRAGE
D'UN MOMENT,
COMEDIE
EN UN ACTE.
DE
MONSIEUR LE GRAND.



VIENNE EN AUTRICHE,
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Imperiale
& Royale.

M D CC LII.

